

*A Jean-Louis Vilgrain
dont l'amicale confiance
est à l'origine de ce texte.*

**PARCE QUE C'ÉTAIT LUI...
MONTAIGNE – LA BOÉTIE**

Jean-Claude Idée

*« Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libre »
La Boétie.*

*« Il y a plaisir à froter sa cervelle à celle d'autrui »
Montaigne.*

*Paris 1588. Les guerres civiles déchirent le pays depuis trente ans.
La santé de Montaigne est chancelante. Officiellement il séjourne
dans la capitale pour corriger les épreuves du troisième livre de ses
Essais, mais en sous main il est très impliqué dans des négociations
politiques essentielles pour l'avenir de la France.*

PERSONNAGES

MONTAIGNE : 57 ans

LA BOÉTIE : 33 ans (mort en 1563)

MARIE de GOURNAIS : 20 ans. Admiratrice passionnée de Montaigne

SCENE I

(Montaigne est assis à sa table, il écrit. Marie entre.)

MARIE : Oui ! C'est bien ainsi que je vous imaginais !

MONTAIGNE : Qui êtes-vous ?

MARIE : Marie de Gournay. Je vous ai écrit pour solliciter une entrevue.

MONTAIGNE : Je suis épuisé, malade, je ne veux voir personne.

MARIE : Et vous m'aviez répondu de venir vous voir dès votre arrivée à Paris.

MONTAIGNE : Quel nom avez-vous dit ?

MARIE : Marie de Gournay.

MONTAIGNE : Oui ! Je me souviens à présent de votre lettre. Vous y étaliez beaucoup de passion. Une passion touchante ! Mais à cette heure je suis rompu, revenez un autre jour.

MARIE : J'ai fait une longue route pour venir jusqu'à vous.

MONTAIGNE : C'est le lot des hommes de mon âge de décevoir les jeunes femmes.

MARIE : Jamais vous ne me décevrez, Michel.

MONTAIGNE : Vous me prenez à l'abordage, Mademoiselle. Ce sont des manières de pirate, indignes d'une jeune fille. Sortez !

MARIE : Je suis sans honte et sans vergogne. Vous ne vous déferez pas de moi si facilement.

MONTAIGNE : Sortez vous dis-je, ou je vous fais chasser !

MARIE : Je ne quitterai pas cette pièce avant de vous avoir parlé.

MONTAIGNE : A la fin, que me voulez-vous ?

MARIE : Vous offrir mon amour.

MONTAIGNE : C'est incroyable ! Qu'en ai-je à faire ?

MARIE : Je veux me mettre entièrement à votre service.

MONTAIGNE : Mais je n'ai pas besoin de vous !

MARIE : Si, vous avez besoin de moi, mais vous ne le savez pas encore. Vous avez besoin de ma force, de mon enthousiasme, de mes attentions.

MONTAIGNE : J'ai à Montaigne ma mère, ma femme et ma fille.

MARIE : Vous mentez, votre fille est déjà mariée.

MONTAIGNE : Comment le savez-vous ?

MARIE : Même en province on se renseigne sur ceux qu'on aime.
Je sais de vous tout ce qu'on peut savoir.

MONTAIGNE (*indigné*) : Je vous interdis de savoir tout de moi !

MARIE : Je veux me pencher sur vous de plus près pour entrevoir vos abîmes.

MONTAIGNE : Extrêmement déplaisant ! Je n'ai point d'abîmes !
Quels abîmes ?

MARIE : Je veux comprendre pourquoi vous avez trahi Etienne de La Boétie.

MONTAIGNE : Que venez-vous de dire ? Répétez !

MARIE : Vous aviez un ami unique, irremplaçable ?

MONTAIGNE : Il le fut.

MARIE : Vous avez eu la douleur de le perdre ?

MONTAIGNE : Hélas. Alors ?

MARIE : Il vous a confié le soin de publier son œuvre.

MONTAIGNE : J'ai fait éditer ses traductions du latin, ses poèmes d'amour.

MARIE : Et pour honorer sa mémoire, vous avez entrepris la rédaction de vos *Essais*.

MONTAIGNE : Tout cela est connu. Je m'en explique dans les premiers Chapitres du Livre I.

MARIE : Vous y dites que les *Essais* ne feront qu'accompagner « *Le Discours sur la Servitude Volontaire* » de Monsieur de La Boétie, que vous tenez pour un texte essentiel !

MONTAIGNE : C'est vrai.

MARIE : Pourquoi alors ne figure-t-il pas dans le livre ?

MONTAIGNE : Jamais personne n'a eu l'audace de me poser cette question !

MARIE : Elle m'obsède. J'ai besoin de savoir pour continuer à vous aimer.

MONTAIGNE : Je vous autorise à ne plus m'aimer.

MARIE : Comment peut-on se faire le chantre d'une amitié exceptionnelle tout en réduisant son ami au silence ?

MONTAIGNE : Avez-vous lu *Le Discours* ?

MARIE : Où aurais-je pu le lire ? Vous ne l'avez pas publié.

MONTAIGNE : Je sais qu'il en circule sous le manteau des copies manuscrites.

MARIE : J'habite Gournay, loin au Nord de Paris, un village picard sur la route de Lille. Où prenez-vous qu'une copie du *Discours* puisse monter jusque là ?

MONTAIGNE : Vous y avez bien lu *Les Essais* !

MARIE : Vos *Essais* s'achètent en librairie. Vous avez pris soin de les faire éditer, à compte d'auteur.

MONTAIGNE : Vous m'insultez, Mademoiselle !

MARIE : Appelez-moi Marie.

MONTAIGNE : Je ne vois pas où tout ceci nous mène. Je ne peux rien pour vous.

MARIE : Vous possédez le manuscrit du *Discours*. Confiez-le moi. Je voudrais en prendre connaissance. Je comprendrai peut-être alors, les raisons de votre manquement.

MONTAIGNE : Allez-vous-en d'ici, Mademoiselle !

MARIE : Marie.

MONTAIGNE : Mademoiselle Marie, nous n'avons plus rien à nous dire.

MARIE : Bientôt vous ne pourrez plus vous passez de moi. Nous visiterons Paris et nous bavarderons. C'est ma première venue dans la capitale. Il y a, paraît-il, des promenades et des bâtiments magnifiques ! Vous me les montrerez. Ne fûtes-vous pas Parisien autrefois ?

MONTAIGNE : Vous rêvez, je n'ai pas de temps à perdre avec une pimbêche hostile.

MARIE : Ma démarche n'est pas hostile. Simplement, je cherche à comprendre.

MONTAIGNE : De quel droit venez-vous me demander des comptes ?

MARIE : Ne vous êtes-vous pas, dans les *Essais*, livré au monde en vous faisant le sujet de votre livre ? On ne récolte que ce qu'on sème !

MONTAIGNE : Disparaissez !

MARIE : Jamais.

MONTAIGNE : Alors c'est à moi de quitter la place. *(Il va pour sortir, puis se ravise un instant, malicieux.)* Je vous salue... Marie.

MARIE : Vous n'aurez pas merci de moi avec une prière. Michel ! *(Il sort.)* Michel de Montaigne, revenez ! *(Elle sort à sa suite.)*

(Noir.)

SCENE II

(C'est la nuit. Montaigne est couché dans son lit. Le clair de lune inonde la chambre par les fenêtres du fond. Un homme jeune, vêtu à l'ancienne, sort de l'ombre et vient s'asseoir au pied du lit.)

LA BOÉTIE : N'est-il pas légitime, Michel, de défendre sa liberté contre ceux qui veulent la détruire ?

Voix de MONTAIGNE : Fut-ce au prix de la vie des autres ?

LA BOÉTIE : Fut-ce au prix de la nôtre, Michel.

Voix de MONTAIGNE : Le bon droit ne justifie pas la violence. Malgré le respect que je te dois, Etienne, je ne puis qu'être en désaccord avec toi !

LA BOÉTIE : Mon ami, tu m'inquiètes et tu me peines. Te voilà à la fois, plus jeune et plus modéré que moi. Cela n'est pas normal ! Si tu es sage à vingt ans, tu ne trouveras aucun charme à vieillir. Nous avons le devoir de mettre hors d'état de nuire les tyrans qui nous oppriment.

(Montaigne s'est redressé sur sa couche et parle en direct. Il ne semble pas voir La Boétie. Son attitude est quelque peu somnambulique.)

MONTAIGNE : Qu'entends-tu par nous ?

LA BOÉTIE : Mais nous, Michel, toi, moi, les gens, le peuple, les citoyens, la Nation.

MONTAIGNE : Etienne, ce que tu prônes dans ton « *Discours* », c'est une sorte d'insurrection chronique, permanente. J'ai lu ton manuscrit d'une traite cette nuit. J'en tremblais ; j'en tremble encore ! Et pourquoi sous-titrer cela le « contre un » ?

LA BOÉTIE : Parce que le peuple est cent, mille, dix mille, un million, et que le tyran est un. Je suis contre ce un. Contre un être d'injustice, il faut savoir se révolter.

MONTAIGNE : Que ferons-nous d'un maître juste ?

LA BOÉTIE : L'observer avec attention, et prévenir toute dérive.

MONTAIGNE : Et si elle survient malgré tout ?

LA BOÉTIE : Sanctionner !

MONTAIGNE : Nous sommes en monarchie, Etienne, et tu rêves de république.

LA BOÉTIE : Je pense plus loin que la république, qui n'est qu'une forme de tyrannie collective. Je veux la liberté absolue pour chaque individu.

MONTAIGNE : C'est un songe creux, théorique.

LA BOÉTIE : Ce songe sera un jour la réalité d'une société libertaire.

MONTAIGNE : Et Dieu dans tout cela ? Dans sa loi, où trouves-tu une place pour ta liberté ?

LA BOÉTIE : Les rois sont les tyrans du corps. Les dieux sont les tyrans de l'âme. Il nous faudra les mettre à mort.

(Montaigne glisse du lit au bord duquel il s'était assis. Il pousse un cri, se redresse et aperçoit La Boétie dans le clair de lune.)

MONTAIGNE : Que fais-tu là ?

LA BOÉTIE : Je suis venu pour que tu me rendes justice.

MONTAIGNE : Etienne ! Je déraisonne, ou je rêve encore ?

LA BOÉTIE : L'irréparable dans la trahison, c'est qu'elle souille tout ce qui la précède.

MONTAIGNE : D'où viens-tu ?

LA BOÉTIE : Toutes les joies que nous avons inventées, je les avais partagées avec un traître !

MONTAIGNE : Comment oses-tu dire cela ? Je t'ai voué ma vie, j'ai rendu à ta mémoire un culte sans failles.

LA BOÉTIE : Tu m'as défiguré. Tu as détruit ma pensée. Tu as édulcoré, déformé mes propos. Comment peux-tu te proclamer mon ami ?

MONTAIGNE : Je conçois que tu puisses te sentir trahi.

LA BOÉTIE : Tu le conçois ! Vieux courtisan ! Je ne reconnais plus rien en toi de ce qui fit jadis ma préférence. Où est passé le jeune exalté qui s'enflammait au récit des hauts faits de la République romaine ?

MONTAIGNE : Bien souvent il y a loin de nos convictions à nos pratiques...

LA BOÉTIE : Je déteste entendre cela ! Tu es devenu le prince des accommodements, moi je suis resté celui des intransigeances !

MONTAIGNE : Cette violence, cet excès qui ne t'a pas quitté, me blesse toujours.

LA BOÉTIE : Tu as produit trois livres d'*Essais*, pour affirmer que tu n'avais pas grand chose à dire, mais que tu tenais à nous le dire dans les moindres détails. Mille pages d'un portrait narcissique, plein de doutes, d'hédonisme et de complaisance. Tu as fait l'éloge du rien. Tu as dressé des autels à ton insuffisance. Qui pourrait prendre goût au catalogue maniaque de tes problèmes de santé ?

MONTAIGNE : J'ai tenté de dépeindre un homme simple, dans son infinie complexité.

LA BOÉTIE : Quand on n'a rien à dire, on garde le silence.

MONTAIGNE : Voilà un poncif bien senti !

LA BOÉTIE : Toute ta vie à toi n'est qu'un poncif notoire. Tu n'es plus mon ami, tu ne le fus que par mégarde.

(Il s'éloigne dans l'ombre.)

MONTAIGNE : Ecoute, reste que je t'explique ; quand la peste te frappa... sur la route de Bordeaux...

LA BOÉTIE : La peste ou le poison ?

MONTAIGNE : Que sais-je ?

LA BOÉTIE : On dit que mes idées en dérangent plus d'un ! A commencer par toi ! Que je devenais trop populaire, et que j'étais bien trop actif dans le royaume de Navarre.

MONTAIGNE : Tu parlais trop de réconciliation, de concorde religieuse, de République.

LA BOÉTIE : C'est peut-être toi qui m'a empoisonné, sur ordre.

MONTAIGNE : Tu es fou ! Tu dois le savoir, là où tu es ?

LA BOÉTIE : Que pourrais-je savoir de plus que toi ? Je ne suis que le fils de ton remords, de cette « imagination » dont tu parles si bien dans tes *Essais*.

MONTAIGNE : Quoi, rien de surnaturel ?

LA BOÉTIE : Songe bien que tu songes lorsque tu me vois. Mais peut-être en va-t-il de même pour ta vie, que tu crois réelle. Le dormeur rêve qu'il veille, puis s'assoupit et rêve encore : c'est un infini jeu de miroirs !

MONTAIGNE : Tantôt je vais me réveiller ?

LA BOÉTIE : Mais je n'aurai pas disparu. Désormais, grâce aux questions de cette impertinente jeune fille, j'ai pris corps dans ta tête. Pour te défaire de moi, il faudra que tu règles tes comptes avec toi-même. *(Il s'efface.)*

MONTAIGNE : Etienne !! Etienne !!! (*Un temps, rien ne répond.*)
 Me voilà alourdi d'un spectre ! J'espère que demain j'aurai tout oublié.

(*Il se recouche et ne dort pas.*)

(*La lumière change.*)

(*Marie entre.*)

SCENE III

MONTAIGNE : Encore ! Ni le passé, ni l'avenir ne me donneront trêve.

MARIE : Désolée pour cette irruption, j'ai trouvé la porte ouverte.

MONTAIGNE : A Montaigne, tout comme ici, j'ai toujours refusé de clore ma porte, même en temps de guerre. C'est un principe philosophique, mais il ne faut pas en abuser. Laissez-moi, je suis au plus mal. Je pisse pierre sur pierre, j'ai passé, par votre faute, deux nuits atroces, poursuivi par un cauchemar qui revenait sans cesse.

MARIE : Vous rêviez de La Boétie ? (*Il fait oui de la tête.*)

MONTAIGNE : Je mène à présent une sorte d'enquête. J'ai beau dire que je suis sûr de tout, tu as jeté le doute en moi. Le passé m'apparaît comme dans un brouillard !

MARIE : Que faut-il faire ? Je suis une femme savante, férue de lettres et de philosophie, mais je sais aussi prendre soin d'un pauvre malade. Avec moi, vous aurez le corps et l'esprit en partage.

MONTAIGNE : Rappelez-moi votre petit nom?

MARIE : Marie. (*Soudain sage.*) Marie de Gournay, pour vous servir, Vous pouvez me tutoyer, Monsieur de Montaigne.

MONTAIGNE : Peut-être après tout sauras-tu chasser mes mauvais songes.

MARIE : Bien sûr que je saurai. Il te suffira de m'aimer.

MONTAIGNE : C'est un exercice dangereux à mon âge.

MARIE : Viens à table. Je t'ai apporté, dans ce panier, de quoi déjeuner. Je suis ta bonne fée. Mange, bois, après nous te laverons, et nous mettrons un peu d'ordre dans ce vieux poil hirsute.

(Tandis qu'il mange et qu'elle l'apprête.)

MARIE : On dit dans tout Paris que tu es ici pour superviser l'édition du troisième livre de tes *Essais*.

MONTAIGNE : C'est vrai !

MARIE : Mais qu'officieusement tu es missionné par Henri de Navarre pour négocier la fin des guerres de religion avec le Roi de France.

MONTAIGNE : C'est me faire beaucoup d'honneur. Que dit-on d'autre à mon sujet ?

MARIE : Que tu as été longtemps en Italie, en mission auprès du Pape !

MONTAIGNE : Je serais bien resté toujours à Rome.

MARIE : Pourquoi es-tu revenu ?

MONTAIGNE : Les sottos gens de la ville de Bordeaux ont cru m'honorer en m'élisant maire. Ce cadeau empoisonné m'a contraint au retour.

MARIE : Le pouvoir ne t'a pas plu ?

MONTAIGNE : C'est une bien triste occupation que de s'astreindre, sans goût, à diriger les hommes. Il faut ou les briser ou leur complaire. N'ayant pas l'étoffe d'un tyran j'ai passé quatre années à faire des compromis.

MARIE : Sa Majesté la Reine Catherine a écrit dans un édit que le compromis est la plus noble des sciences.

MONTAIGNE : Elle y a tant excellé, qu'elle en a fait un art.

MARIE : Un art bien décrié de nos jours.

MONTAIGNE : Les Français n'ont pas l'âme accommodante.

MARIE (*ironique*) : C'est vrai, Michel ! (*Changeant de sujet.*) Tu n'es pas très bien logé ici ?

MONTAIGNE : C'est un modeste meublé, mais j'y ai mes habitudes. Rien n'a changé sur la Montagne Sainte-Geneviève depuis le temps de mes études. Revenir ici me fait ressouvenir de ma jeunesse.

MARIE : Mais tes deux livres d'*Essais*, pourquoi leur donner une suite ?

MONTAIGNE : Ma vie, qui se prolonge, m'en fourni la matière. Voici que je m'étonne tout autant de ce que je deviens que de ce que je fus.

MARIE : Es-tu devenu si peu semblable à toi-même ?

MONTAIGNE : Au début du *Livre I*, je faisais étalage de mes connaissances, à la fin du *Livre III*, je confesse mon ignorance.

MARIE : Qu'as-tu acquis, alors, tout ce temps ?

MONTAIGNE : De l'expérience.

MARIE : Cela seulement ?

MONTAIGNE : C'est l'essentiel. Parti bardé de certitudes, je finis riche de mes doutes.

MARIE : On dit que c'est le privilège de l'âge de se défaire de ses illusions.

MONTAIGNE : Bien vu pour une jeune fille.

MARIE : J'ai peu vécu, mais j'ai l'oreille fine et de bons yeux.

MONTAIGNE : Alors, tu prendras goût à ma nouvelle livraison.

MARIE : Je lirai le troisième livre des *Essais* avec passion, Monsieur de Montaigne. On dit encore en ville que la situation est grave, le pays à nouveau au bord de la Guerre Civile, et que le Roi a un urgent besoin de tes conseils.

MONTAIGNE : En France, en matière d'intolérance religieuse, tout est toujours urgent et grave. Voici pourtant trente ans que nous nous entre-tuons en criant : « Halte au feu ! », sans voir le moindre progrès dans les négociations.

MARIE : Moi, je crois que tu es l'une des rares personnes qui puisse faire évoluer les choses.

MONTAIGNE : Tu es bien bonne, tu me surestimes.

MARIE : Tu es un ami proche d'Henri de Navarre, chef des Protestants.

MONTAIGNE : Proche, c'est beaucoup dire, il est Roi de Navarre, je suis son sujet. Je lui sers quelquefois de conseil, ou de messenger.

MARIE : Tu as l'estime du Duc de Guise, qui mène la Ligue Catholique.

MONTAIGNE : Il y a loin de l'estime à la confiance. Je l'admire beaucoup, c'est un grand homme, mais il se méfie de moi.

MARIE : Henri III, Roi de France, t'écoute.

MONTAIGNE : Sur ordre de sa mère. Il n'est pas très bien disposé à mon égard. L'amitié qu'elle me porte suscite en lui un peu de dépit.

MARIE : Catherine a plus que de l'amitié pour toi. Elle te prise fort ! Elle goûte en toi le grand esprit, le philosophe, mais elle aime surtout le plus fidèle serviteur du Royaume de France. (*Elle lui caresse la joue.*)

MONTAIGNE : Arrête ! C'est trop doux, c'est mal. Ce n'est plus pour moi la saison du bonheur.

MARIE : Que crains-tu de moi à la fin !?

MONTAIGNE : Que tu m'inspires des désirs que je ne suis plus à même de satisfaire. Mon corps est un naufrage. J'ai fait de chez moi ôter tous les miroirs.

MARIE : C'est une susceptibilité de femme. Je suis vierge. En ces matières aussi, Michel, (*l'œil mutin*) j'entends que tu me donnes leçon.

MONTAIGNE : Garde-toi de confondre l'érotisme et l'équitation.

MARIE (*s'approchant de lui*) : Tu as toujours adoré le cheval.

(*Il se dérobe.*)

MONTAIGNE : Qu'en sais-tu ?

MARIE : Tout ce que je sais de toi tu l'as mis dans tes *Essais* que je sais par cœur. Tu y parles de ton amour pour les courses à cheval dont même ta maladie n'a pu te détourner. Tu précises : « *Pour bien prendre en main sa jument, il faut la monter à loisir.* »

MONTAIGNE : Je ne me souvenais pas d'avoir écrit cela, mais c'est très vrai !

MARIE : Je ne serai pas une cavale farouche.

MONTAIGNE : Petite fille, petite fille, tu te joues. Que sais-tu de la chair et du plaisir des sens, montée ici de ta province à vingt ans ?

MARIE : Tout ce que l'imagination d'une fille sensible peut en savoir, mais j'ai un appétit d'ogre et beaucoup de dispositions.

MONTAIGNE : Quoi, à vingt ans point d'amourette ?

MARIE : Deux ou trois baisers à treize ans sous un porche avec un page, un chasseur à quinze ans m'a tâté les tétons dans un taillis. A seize ans quelques caresses échangées au bain avec une cousine. Puis à dix-sept ans, j'ai lu les deux premiers livres des *Essais* et j'ai décidé de me conserver pour toi.

MONTAIGNE : Tu disais vrai, tu n'as ni honte ni vergogne.

MARIE : Les mots t'effraient-ils plus que la chose ? Si je te parlais de bûcher, de meurtre, de torture, de guerre enfin, tu l'accepterais sans broncher car il ne s'agirait que de souffrances, mais dès qu'il est question de volupté, tous s'effarouchent et détournent les yeux, baissent la voix, se récrient ou ricanent. Il s'agit pourtant là de l'acte le plus utile, le plus plaisant, et le plus nécessaire à la survie de l'humanité.

MONTAIGNE : Je le confesse.

MARIE : Que nous a fait ce plaisir innocent qui nous entraîne par la douce ruse de la jouissance, à la plus noble tâche qui soit : peupler l'avenir. Je veux un enfant de toi, Michel.

MONTAIGNE : Dieu m'en garde ! Nous ferions un malheureux de plus ! Un bâtard sans espérance !

MARIE : La vie est une aventure qui vaut d'être courue. Prends-moi dans tes bras, et je promets de ne plus jamais te parler de Monsieur de La Boétie. (*Il accepte. Elle s'y blottit.*)

MONTAIGNE : Ma petite Marie, que c'est doux ! Je ne rêvais pas d'y revenir encore. Marie ! (*Il se dégage.*) Je suis presque sans vie. Quel futur peux-tu bâtir avec moi ?

MARIE : Je l'ignore. Quand j'étais une toute petite fille, je disais à ma maman : « Je me demande comment ça va se passer ma vie ? » Ma question aujourd'hui reste la même. Cela dépendra de toi, de ce que tu accepteras d'être pour moi. A toi de choisir ton rôle. Mon destin est dans ta dépendance. Façonne-moi, forme-moi, instruis-moi. Comme l'argile je suis prête à prendre la forme que tes doigts m'imposeront. Quand tu m'auras pétrie, tu m'insuffleras ton âme par la bouche. (*Elle veut l'embrasser, il s'écarte.*)

MONTAIGNE : Tu me mets à la place de Dieu, prends garde !

MARIE : Tu es pour moi beaucoup mieux qu'un dieu. Je veux que tu sois tous les hommes, mon père, mon amant, mon frère, mon maître, mon seigneur, mon étalon. Je veux t'enterrer de mes mains, si je ne t'ai pas dévoré tout entier avant ! (*Elle l'embrasse, il se dérobe.*)

MONTAIGNE (*souriant, attendri*) : Incestueuse ! Cannibale !

MARIE : Et parricide. Je veux être ta vie et te donner la mort puisque je n'ai pas pu te donner le jour.

MONTAIGNE : L'être capable de partager un tel amour reste à naître. Tu attends trop des hommes, tu vas les faire fuir à toutes jambes.

MARIE : Je n'attends rien des autres, mais tout de toi.

MONTAIGNE : Je suis très loin d'être à la hauteur de tes songes.

MARIE : Je t'inventerai les talents que tu n'as pas. Je comblerai tes manques par mon imagination et quand tu m'auras quitté pour retourner vers ta femme, je comblerai ton absence par ton souvenir, et par mes rêves. Même mort, tu ne m'échapperas plus. Tu es l' élu, tu n'as pas le choix !

(Il la repousse gentiment.)

MONTAIGNE : Donne-moi un peu de temps encore.

MARIE : C'est bien, tu m'apprendras aussi la patience.

(Noir.)

SCENE IV

(Fin d'après-midi. Une rafale de vent fait battre un volet. Montaigne, qui s'était assoupi, ouvre les yeux.)

LA BOÉTIE (*ironique*) : Tu as laissé cette fille s'installer chez toi. Voilà de l'audace enfin !

MONTAIGNE : Quoi, même de jour ?

LA BOÉTIE : Tu rêves éveillé, ce n'est pas une faute. Cette petite Marie, comptes-tu lui faire remplacer ta femme ?

MONTAIGNE : J'espère qu'elle occupera dans ma vie une place plus importante que celle de la pauvre épouse que ma mère m'a choisie. Marie veut que je l'enseigne, je l'ai prise à mes côtés comme disciple, elle loge avec moi, selon la coutume des anciens. J'ai loué pour elle la chambre voisine.

LA BOÉTIE : En quelle monnaie compte-t-elle te payer ?

MONTAIGNE : J'en ai fait ma secrétaire. Je lui dicte mon courrier, elle porte mes messages, et me rend quelques services comme le font les apprentis.

LA BOÉTIE : C'est tout ?

MONTAIGNE : Bien sûr.

LA BOÉTIE (*goguenard*) : Me voilà rassuré, la morale est sauve.

MONTAIGNE : Il est bien question de galanteries. Je suis souffrant, et par ta faute. Ne viens plus me torturer, cela me terrifie.

LA BOÉTIE : Pour que je cesse de te rendre visite, il faudrait que tu reconnaisse tes torts.

MONTAIGNE : Ou que je te prouve que j'ai raison.

LA BOÉTIE : Il faudrait pour cela un grand miracle.

MONTAIGNE : Rien ne m'empêche de le tenter. (*Le volet bat.*) Marie !

MARIE (*à l'extérieur*) : Maître ? (*Elle entre vive et légère.*) En quoi puis-je t'aider ?

MONTAIGNE : Fixe, veux-tu, le battant de cette fenêtre. (*Elle le fait.*) Le temps tourne à l'orage.

MARIE (*ayant terminé*) : Tu n'as besoin de rien d'autre ?

MONTAIGNE : Pas pour l'instant.

MARIE : Je peux retourner lire ?

MONTAIGNE : Où en es-tu ?

MARIE : Au chapitre : « *Sur un vers de Virgile.* » Ce que tu y dis de l'amour est merveilleux. On le croirait écrit pour nous.

MONTAIGNE : C'est bien, laisse-moi seul, Marie. A tout à l'heure.

(*Elle sort.*)

LA BOÉTIE : La tigresse est devenue charmante. Comment fis-tu pour la dresser ?

MONTAIGNE : Je lui ai donné à ronger les épreuves du troisième livre des *Essais*. Elle est la première à me lire. Elle est flattée.

LA BOÉTIE : Moi tu ne m'amadoueras pas.

MONTAIGNE : Permits-moi de le tenter. Je veux mettre de l'ordre dans ma tête !

LA BOÉTIE : Va toujours.

MONTAIGNE : Reprenons les faits dans l'ordre. Nous étions tous deux magistrats au Parlement de Bordeaux. Tu étais mon aîné de sept ans. Je t'admirais profondément, tu as eu une grande influence sur moi. C'est vrai, tu as taillé mon esprit comme on taille la pierre brute.

LA BOÉTIE : Mais déjà nous étions la plupart du temps en désaccord.

MONTAIGNE : J'avais le caractère doux, toi bouillant. Nous ne faisons qu'un en deux corps. Nos âmes contradictoires se complétaient et se tempéraient. J'ai assisté impuissant à ton agonie. Après ta mort, mes fonctions officielles m'ont très vite ennuyé. J'ai démissionné. Tu m'avais légué ta bibliothèque, ta femme l'a fait porter chez moi, à Montaigne. Je l'ai installée dans ma tour. Un petit donjon isolé du reste de la maison, que j'ai transformé en cabinet de réflexion. Je me suis retiré là, loin des bruits du monde, parmi tes livres. Je les feuilletais, souvent ils étaient annotés de ta main. C'était une manière de poursuivre nos discussions trop tôt interrompues. *Les Essais* sont nés de cela. C'est à toi seul, au fond, tu le sais, qu'ils s'adressent. Ce sont des conversations à mi-voix avec un spectre.

LA BOÉTIE : Tes *Essais* n'étaient qu'un modeste écrin pour mon « *Discours* ». Pourquoi l'écrin est-il resté vide ?

MONTAIGNE : Les temps avaient changé, Etienne. Le « *Discours* » était un boutefeu. Les protestants auraient pu s'en emparer pour en faire leur cheval de bataille.

LA BOÉTIE : Ils l'ont fait depuis, tu le sais, en Suisse. Les Calvinistes ont intitulé cela « *Le Réveil Matin des Français* ». Ils ont publié des fragments de mon texte mutilé, sans même citer un nom d'auteur. Ils ont perverti le sens de mon « *Discours* » pour le tirer à eux. Tout est de ta faute. Si tu m'avais publié le premier, tu aurais préservé ma mémoire.

MONTAIGNE : C'était impossible. Les guerres de religion s'envenimaient, ton rêve de démocratie à l'antique aurait pu remettre en cause l'autorité de nos rois. Voulais-tu que j'ajoute la révolution à la guerre civile ?

LA BOÉTIE : Tu veux dire que mon « *Discours* » aurait pu trouver des partisans ?

MONTAIGNE : De toutes parts. C'était à craindre. C'était un vitriol jeté à la face des tyrans.

LA BOÉTIE : Qu'avais-tu besoin d'emboîter mon « *Discours* » dans tes *Essais* ? Tu aurais dû le publier à part, sans en endosser les effets.

MONTAIGNE : J'ai agi pour le bien public.

LA BOÉTIE : Tu as agi dans ton intérêt. Tu as fait ta carrière à l'ombre des rois. Aujourd'hui encore tu fais des navettes entre le Roi de Navarre et le Roi de France. Mais tu n'es pas royaliste, tu n'es qu'opportuniste. Et ta religiosité, elle aussi, est feinte. Tout jeune encore tu es, sous mon emprise, devenu républicain et athée même quelques temps.

MONTAIGNE : Agnostique !

LA BOÉTIE : Notre amitié, à l'antique, s'était fondée sur ces bases romaines, dans le secret.

MONTAIGNE : Tu es mort trop tôt pour te dédire ! Je me défie des nouveautés, d'où qu'elles viennent. Elles engendrent la plupart du temps, désordre et violence. Il faut conserver tout ce qu'il n'est pas vital de détruire.

LA BOÉTIE : Cette prudence est prétexte à toutes les vilénies. La démocratie n'est pas une nouveauté. Elle nous fut léguée par la plus philosophique des nations antiques : la Grèce ! As-tu perdu jusqu'au sens des mots ? Quand je parle de révolution, je ne parle pas de nouveauté mais de fidélité. La roue qui tournant sur son axe et revient à son point de départ, ne fait-elle pas une révolution sur elle-même ? C'est ce que nous aussi, en France, nous devons faire, revenir aux valeurs des origines.

MONTAIGNE : Ce dont l'Europe a besoin aujourd'hui, c'est d'ordre et de calme, non d'exaltation.

LA BOÉTIE : Je t'ai formé à ces idées. Tu les trouvais dangereuses à proclamer, mais délectables à méditer.

MONTAIGNE : Trop de sang a coulé. Les hommes ne sont pas prêts à la liberté.

LA BOÉTIE : Mon pauvre Michel, tu es devenu la première victime de ce mal mystérieux dont je cherchais à comprendre l'origine dans le « *Discours* » : la servitude volontaire ! Qu'est-ce qui, surgi du plus profond de lui-même, pousse l'homme à rechercher le maître devant lequel il pourra plier l'échine ? Quel est ce dieu sauvage qui nous prédestine à la soumission ? Nous devons contrecarrer notre nature pour nous désenchaîner. Comme si la liberté nous faisait peur. Fut-il mauvais, nous avons besoin d'un berger, d'un maître, de préférence tyrannique, pour décharger sur lui nos angoisses et nos rancœurs. Ainsi, nous ne sommes plus coupables de rien. Le coupable, c'est celui qui décide ! Cela nous rassure de penser que nous ne sommes pas responsables des malheurs que nous subissons ! Mais nous sommes coupables de tout, tu le sais, car il nous suffirait de dire non, pour que tout change. Soyons résolus de ne plus servir et nous voilà libres ! Peut-on se satisfaire du monde tel qu'il est ? Et se contenter de gérer l'injustice, la soumission, l'incurie ?

MONTAIGNE : La limiter, l'amadouer, quand cela se peut.

LA BOÉTIE : Il faut donner la liberté et la vérité à l'humanité, fut-ce au prix de la terreur et de la souffrance.

MONTAIGNE : Es-tu sûr que ta vérité soit la bonne ? Vois la grande diversité des coutumes et des usages dans le vaste monde. Les peuples dits sauvages et les indiens d'Amérique nous montrent que les sociétés peuvent se structurer de multiples façons. Il n'y a pas de vérité absolue, et quand bien même il y en aurait une, pourquoi la détiendrions-nous ?

LA BOÉTIE : Le seul fait que nous puissions examiner librement cette hypothèse est la preuve de l'excellence de notre civilisation et de notre philosophie. La tolérance est suicidaire lorsqu'elle donne droit de cité à des fanatismes qui la nient.

MONTAIGNE : Ton intransigeance farouche prête à sourire. Moi, plus modeste, je me contente de doutes et d'à peu près. Vois-tu, pour que la liberté puisse se pratiquer dans une société, il faut que tous les individus qui la composent partagent les mêmes valeurs et aient atteint le même niveau de culture. La cohabitation de principes religieux, éthiques, politiques, antagonistes, dans une même Nation, nécessite pour les arbitrer, un tyran !

LA BOÉTIE : La liberté est un principe qui n'est pas soluble dans le doute.

MONTAIGNE : A trop parler de pureté on finit par épurer, Etienne. Toutes les utopies ont toujours, à la fin, engendré la Bête Immonde dont Saint-Jean parle dans L'Apocalypse. Pour construire une société idéale, il faut idéaliser les hommes, les uniformiser, les formater, les soumettre à des lois collectives. Souviens-toi de l'Utopie du pauvre Thomas More. Cette île, où tous les hommes consentent à mettre leurs biens en commun et décident de ne pas travailler plus que ce qu'exige l'entretien d'une honnête pauvreté. More voulait que tout soit à tous : les champs, le bétail, les outils, les meubles, les maisons, les femmes, les enfants, et que l'or et les monnaies disparaissent. Son île n'était plus un paradis, mais un bague. Un bague ennuyeux à périr. Je n'en voudrais pas moi de ce bonheur symétrique. Je veux garder pour moi mes terres et mes amours. Je consens à payer l'impôt pour l'armée, les routes, l'hôpital, l'école, qui sont le corps de la Nation. Mais je veux pouvoir enterrer ma cassette de pièces d'or au fond de mon jardin !

LA BOÉTIE : Tabula rasa, Michel ! Du passé faisons table rase ! Si l'on veut créer l'égalité, il ne faut plus que les fils héritent de leurs pères. Pour construire du neuf, il vaut mieux repartir à zéro. Tu es devenu un homme de pensée, rien ne se fait nulle part sans les hommes d'action ! Tous les progrès de l'homme, nous les devons à la violence ! Que faisons-nous d'autre à la terre, à la nature, aux animaux, aux éléments ? Nous devons tout à notre intolérance, à notre égoïsme. Partout l'ordre humain s'établit en détruisant l'ordre naturel.

MONTAIGNE : Il faut être prudent avec le progrès, je ne veux pas lui laisser mon âme. Je préférerais à ce prix rester un bon sauvage. Vois ce que nos bons Espagnols ont fait aux Indiens d'Amérique. Ils les ont massacré, ils ont anéanti leur culture en prétendant leur apporter la foi, la justice, le progrès. La vérité c'est qu'ils n'en voulaient qu'à leur or !

LA BOÉTIE : Nous vivons peu, brièvement, notre race est pressée car elle est périssable. J'ai peu d'espoir de me chauffer au bois du chêne que je plante. Notre violence est fille de la précarité. Il faut que mes actes produisent des effets tangibles, et les produisent vite, pour que je puisse m'en repaître.

MONTAIGNE : Mais ce qui est bon dans l'instant peut s'avérer nuisible à l'avenir ! Rien n'est inépuisable ! Au rythme où nous allons, nous finirons par rendre la terre stérile, vider les océans, dépeupler nos forêts, nos rivières.

LA BOÉTIE : A cela nos enfants pourvoiront. Il faudra bien qu'ils trouvent à s'occuper. Il serait plaisant que le vent qui soufflera demain me décoiffe aujourd'hui. Ce qui arrive est rarement ce qu'on attend. Que crains-tu donc ? Tu vas mourir ! En attendant, mets les bouchées doubles. Existe ! Crée ! Ni Dieu ni Maître ! Invente ! Imagine ! Et ne prête ta main à aucun ordre établi, qui réduise ta liberté. Il faut se vouloir libre, et se créer une seconde fois soi-même.

MONTAIGNE : Tu es paradoxal. Mais aux autres, tu ne peux pas toi-même imposer la liberté.

LA BOÉTIE : Pourquoi pas, c'est un moindre mal, toi tu m'as bien imposé le silence.

(Noir.)